

gouvernements. Il est donc bien difficile aux contemporains de l'écrire. C'est déjà une grande entreprise de se rendre l'arbitre de tous ceux qui, dans l'éloquence ou dans la poésie, dans la philosophie ou dans l'histoire, ont laissé des traces remarquables de leur esprit ; car, comme dit très-bien M. Nettement : « l'âme humaine tout entière avec sa puissance d'intuition, sa force de réflexion et l'ensemble des facultés qui la rendent propre à comprendre et à sentir le réel comme à s'élever à l'idéal, se réfléchit dans la littérature. » Mais c'est une tâche encore bien plus grave, plus délicate et plus épineuse de s'établir juge entre des orateurs et des écrivains qui vivent encore ; et cela, lorsqu'il existe des dissentiments si profonds sur le passé. Dans un cas à peu près semblable, un ancien disait à un ami : « prenez garde ; vous marchez sur des charbons qu'une cendre insidieuse couvre à peine » (1). On a des sympathies tout-à-fait involontaires. L'auteur lui-même signale parfaitement cette difficulté quand il dit : « Madame de Staël n'avait pas été seulement témoin de la Révolution . . . elle y avait des amis et des adversaires. »

Ce n'est pas un grand mal que le délai d'un demi siècle au moins pour écrire l'histoire d'une littérature. Pendant ce temps beaucoup d'essais d'une médiocre valeur, ces « infiniment petits de la littérature, » dictés par l'esprit du moment et par l'à-propos, perdent leur intérêt, et l'histoire n'a plus à s'occuper que de ce qui a survécu à cette première épreuve, c'est-à-dire des œuvres capitales qui caractérisent réellement l'époque. On dit que « c'est une chose bonne et utile en soi d'étudier les orateurs pendant que leurs paroles vibrent encore » (2) ; mais est-il nécessaire de mettre en lumière tant

(1) *Incedis per ignes*
Suppositos cineri doloso.

HORACE.

(2) Tome I, pag 145.